

## Les Prairies à Paris

Nancy Huston

Volume 35, numéro 6 (210), décembre 1993

Écrire à Paris

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31595ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Huston, N. (1993). Les Prairies à Paris. *Liberté*, 35(6), 24–35.

NANCY HUSTON

## LES PRAIRIES À PARIS

« Londres est un lieu privilégié pour la création, car cette ville est dans un état de désordre indescriptible, elle est pleine de colère, de dissension, de détresse et de souffrance — or tout cela est la matière première de l'écriture. »

Ainsi parlait la romancière anglaise Angela Carter dans l'une des dernières interviews qu'elle accorda à la presse avant sa mort intempestive.

Et vous, vous venez d'où ? disent les gens en se tournant vers moi — régulièrement, inévitablement, depuis les vingt ans que je vis en France. Et bien sûr je réponds à leur question. Mais à part moi, en mon for intérieur, ma réponse a toujours été : « De nulle part. »

Je viens d'un endroit où la souffrance n'est que très modérée, où la détresse et la colère sont plutôt bénignes, un endroit caractérisé par l'harmonie et l'ordre relatifs : en un mot, un endroit sans histoires et sans Histoire. Cet endroit, c'est l'ouest du Canada.

J'ai découvert avec joie, dans un numéro récent du *Massachusetts Review* consacré à la littérature et à l'art canadiens contemporains, le passage suivant de Bruce Russel dans un texte intitulé « True North » : « À cette époque, écrit Russel en parlant de l'entre-deux-guerres, les Canadiens pouvaient être français ou anglais ou écossais ou lituaniens ou n'importe quoi d'autre. Être canadien était une vocation noble, quoique faible. Le Canada

exigeait énormément de concentration, parce qu'il existait dans l'avenir. Il se peut qu'il y ait quelques Canadiens de ma propre génération. J'en ai peut-être rencontré quelques-uns, encore qu'ils soient trop jeunes pour que je puisse en être sûre. Mais je doute fort qu'il puisse y en avoir des plus jeunes. L'avenir qu'attendaient les Canadiens, il est révolu. »

Plus spécifiquement, je viens de la gigantesque et minuscule province d'Alberta : 660 000 km<sup>2</sup> par contraste avec les 550 000 de la France ; 1,8 millions d'habitants par contraste avec les 55 millions de Français ; soit trois Albertains par kilomètre carré, comparés aux 100 Français.

Même à l'intérieur du pays assez fade qu'est le Canada, l'Alberta est une province particulièrement fade. Je n'ai pu m'empêcher de remarquer, par exemple, que dans la grande anthologie de nouvelles canadiennes compilée par Michael Ondaatje, parmi les 47 auteurs représentés, 12 sont nés à l'extérieur du Canada, et aucun en Alberta. La Saskatchewan, oui. Le Manitoba, oui. Mais l'Alberta : pas un seul.

Et pourtant, il y a trois ou quatre ans, après l'avoir nié pendant si longtemps, je me suis rendu compte que ça *me faisait quelque chose* d'avoir grandi dans cet endroit. Une étrange nostalgie a commencé à s'emparer de moi, aux moments les plus saugrenus. Par exemple, une fois à Noël, devant l'étal de boucherie d'un supermarché à Saint-Amand-Montrond — c'est-à-dire, au cœur du Berry qui est au cœur de la France qui est au cœur de l'Europe — j'ai vu que l'on vendait de la viande de bison !! D'une voix tremblante j'ai posé quelques questions, et le boucher m'a gentiment tendu une liste de recettes pour la préparation de ce mets exquis. Ma tête s'est mise à tourner. Moi qui étais persuadée que le bison avait disparu depuis un siècle ! et voilà que les Berrichons se faisaient

allégrement des fritures et des rôtis de sa viande ! J'étais bouleversée.

Ou alors, roulant dans Paris le dimanche ou tard le soir, je tournais le bouton de la radio et je tombais sur des chansons comme *Alberta Sunrise, Rocky Mountain Music*, voire *Alberta's Child* —

*Too much damn wind and not enough whisky  
Drives them ol' northern boys flat wild  
And he may go to Hell, or even Vancouver  
He'll always be Alberta's child —*

et mon cœur se mettait à cogner et mes pieds à taper et mes doigts à claquer et je me surprénais à fredonner les paroles sans même le faire exprès... et mon mari de s'exclamer : « Hé ! Qu'est-ce qui se passe ? Je croyais que tu avais horreur du country. »

Et je rougissais, car c'est effectivement ce que je disais depuis si longtemps, à qui voulait m'entendre : j'avais horreur du country, j'avais horreur des westerns, des cow-boys, du rodéo, des gros steaks juteux et de tout ce qui pouvait me rappeler Calgary, ce bled paumé d'un demi-million d'habitants où je suis venue au monde.

Mais là, étant donné que je rougissais et que mon cœur battait la chamade, il était clair que l'amour s'était mêlé de la partie. Alors, prenant mon courage à deux mains, je me suis lancé un défi : celui de transformer cet endroit en matière brute de mon écriture.

J'y ai longuement réfléchi. La tâche me paraissait redoutable — non parce que j'avais *honte* de mes origines (du reste je n'ai jamais compris que les gens puissent trouver une source d'orgueil ou de honte dans une chose si totalement hors de leur contrôle que le lieu de leur naissance) — non : simplement, elles *m'ennuyaient* à mort.

J'en ai parlé avec mon ami très cher, l'écrivain sud-africain Denis Hirson, lors d'un de nos nombreux thés littéraires. Un thé littéraire est une tasse de thé, adoucie par l'amitié, dans laquelle on trempe le biscuit de la plainte littéraire. Avec Denis, on prend chacun son tour : tantôt c'est lui qui apporte les biscuits, tantôt c'est moi. Mon biscuit, ce jour-là, c'était l'ennui. « Tiens, goûte, lui disais-je. Tu vois ? Absolument insipide. Chaque fois que je pense à l'Alberta, j'ai envie de m'endormir. »

Et Denis m'a dit — ce ne sont pas ses mots exacts mais une citation approximative : « Eh bien, il doit y avoir quelque chose de très intense là-dedans pour que tu aies besoin de le protéger avec toute cette fadeur, tout cet ennui et toute cette somnolence. Regarde *sous* l'ennui, poursuivit-il. Regarde *derrière* l'ennui, regarde *au-delà* de l'ennui. Il dissimule sûrement un trésor. » Et, naturellement, il avait raison. L'endormissement était mon système de défense.

Quelques semaines après cette conversation, le premier passage de *Cantique des plaines* m'est venu... dans mon sommeil. Plus précisément, il m'est venu lors d'une insomnie suivant un réveil nocturne de mon bébé. Je recommande l'enfantement à quiconque désire être écrivain : on a souvent ses meilleures idées dans l'état de flottement vague, à mi-chemin entre le sommeil et la veille, et les bébés sont constamment en train de vous plonger dans cet état-là.

Voici donc le passage que j'écrivis, à quatre heures du matin, un jour de printemps de l'année 1989 :

*Ah les cow-boys ! mais regardez-moi ces mecs ! ces corps suants et nerveux ! ces tendons torsadés ! ces poitrines contre lesquelles votre poing se fracasserait ! ces cuisses musclées ces bottes pointues ces éperons étoilés ces étuis à pistolets ces blue-jeans crasseux ces chapeaux repoussés sur le front ou bien tombés dans l'échauffourée avec la*

bête — ah le rodéo ! L'homme seul dans le corral avec un jeune bœuf enragé et une corde ! Oh oui danse-moi cette danse ! fais-moi voler ce lasso ! Ah ! l'homme qui s'élançe sur le dos nu arqué d'un cheval fou et qui s'agrippe, corps contre corps, force contre force, ruade contre ruade, voilà ce que moi j'appelle un homme ! Visages durs et paroles dures et membres durs, oh oui ! Et cette poussière qu'ils font lever !

Tu t'étranglais dans la poussière, Paddon, tu toussais et crachotais entre tes jambes, sous les gradins...

J'aimais bien le rythme de cette demi-page mais, en même temps, elle m'emplissait d'une appréhension nouvelle. Je me suis rendu compte que j'étais non seulement ennuyée par tout ce qui me rappelait ma culture d'origine, j'y étais, en plus, *allergique*. Si mon personnage, Paddon, toussait et crachait sous les gradins, c'est que, moi, je ne supporte pas de me trouver dans les environs des chevaux ni de la paille ni du bétail. J'avais même eu une véritable crise d'asthme, au cinéma, en regardant battre le blé dans *Les Moissons du ciel*... pour découvrir après, lors du générique, que le film avait été tourné en Alberta.

Alors, à ce moment-là — il était maintenant quatre heures et demie du matin —, j'ai sorti mon dictionnaire et j'y ai cherché le mot *allergie*. Et il s'est avéré (comme j'aurais dû le deviner à l'avance) que les mots *allergie* et *énergie* provenaient de la même racine : *ergia*, l'action. Énergie veut dire la force de l'action, et allergie veut dire l'action de « l'autre » (comme dans *allocentrique*). Ainsi, de même que Denis m'avait conseillé de réagir à l'ennui en cherchant ce qu'il y avait derrière plutôt qu'en l'évitant, j'ai décidé qu'il me fallait à tout prix, dans ce livre, affronter courageusement mes allergies et parvenir à transformer « l'action de l'autre » en « force de l'action ».

L'espace d'un mois environ, j'ai même joué avec l'idée de retourner physiquement en Alberta pour assister à l'événement le plus albertain (et le plus allergisant) qui soit : le Calgary Stampede. Peut-être, me disais-je tièdement, serait-il bon de me rafraîchir la mémoire. Mais ensuite je me suis rappelé la leçon de Mallarmé : « fleur : l'absente de tout bouquet » — que le prédicat de toute littérature est l'absence et que, souvent, la sensation détruit les mots. J'avoue avoir éprouvé un certain soulagement à cette idée. Il serait infiniment plus efficace, me disais-je, de *reconstruire* depuis Paris les rodéos, les champs de blés et les hivers glaciaux de mon enfance que de les *revisiter*. Car après tout il ne s'agissait pas de revivre ces choses avec le corps ; mais de les vivre pour la première fois avec l'esprit.

Les passages qui me sont venus ensuite étaient donc des pérégrinations mentales expérimentales. Je ne savais pas encore *qui* était en train de raconter l'histoire, qui disait « tu » au personnage nommé Paddon (ni du reste qui était le Paddon en question). Je ne savais qu'une chose : il fallait que Paddon ait vécu à peu près tout le XX<sup>e</sup> siècle, que sa vie ait coïncidé plus ou moins avec l'histoire de sa province. Je voulais faire sentir à quel point cette histoire était courte, et dense. Il y a cent ans, la capitale de l'Alberta s'appelait encore Fort Edmonton et était essentiellement un *trading post* de la Compagnie de la baie d'Hudson ; aujourd'hui, le West Edmonton Mall est l'un des centres commerciaux les plus grands et les plus sophistiqués du monde entier.

Il est évident que je n'aurais pas pu m'étonner de cela si j'étais restée au Canada. On est très obéissant en matière d'étonnement. Lorsque, petite fille en visite en Colombie-Britannique, on me montrait une église vieille de cent ans, je me montrais dûment impressionnée par son grand âge. Mais, à force de se promener chaque jour devant des hôtels du XVII<sup>e</sup> siècle, à force de flâner dans

le Moyen Âge du musée de Cluny ou dans l'Égypte du Louvre, où de nombreuses sculptures ont cinq mille ans, le mot « siècle » commence à rétrécir de plus en plus.

*Ils avaient amené leurs épouses avec eux ou les avaient fait venir une fois la maison construite, ou bien ils avaient mis une petite annonce pour chercher une fiancée énergique et prête à les aider, et quand les femmes sont arrivées, laissant derrière elles des villes comme Vienne où Schönberg était en train de mettre les dernières touches à son système dodécaphonique, Barcelone où Picasso ébahissait ses maîtres à l'Académie, Paris où Charcot exhibait à de sobres et barbus étudiants en médecine ses voluptueuses hystériques en chemise blanche figées dans diverses postures érotiques — oui, abandonnant salles de concert, cathédrales et cafés-théâtres, dentelles, lustres et meubles sculptés, et débarquant rompues de fatigue au bout de plusieurs semaines de voyage par bateau et puis par train, voilà ce qu'elles ont trouvé : rien. Pas de pâtés de maisons, pas de papotages, pas d'échanges de recettes, pas de potins sur les amis, rien que le Far West à l'état le plus sauvage, bien plus sauvage maintenant que cent ans auparavant, plus sauvage que les recoins les plus paumés de l'Afrique ou de l'Amazone, une terre remplie de vide et de langues étrangères et de durs travaux à faire et à refaire et à refaire.*

L'année 1838 marque l'arrivée en Alberta des premiers Blancs non liés au commerce des peaux : c'étaient des missionnaires. La première école en Alberta fut fondée en 1862, également par un missionnaire. La population de Calgary en 1881 était de... soixante-quinze habitants. Alberta n'est même devenue une province qu'en 1905 ; donc il nous manque encore douze ans pour être centenaires !



Quand je dis « nous », je parle, bien sûr, des Blancs ; je parle de l'histoire européenne en Alberta. Comme la plupart des Blancs ayant grandi en Amérique du Nord, j'ai appris très tôt à éprouver à la fois du respect et de la culpabilité envers les populations indigènes que « nous » avons soumises, décimées, et enfermées dans des réserves. En me préparant à écrire *Cantique des plaines*, je savais que l'histoire des Indiens des plaines était partie intégrante de l'histoire de l'Alberta, et qu'il me faudrait lire des livres à ce sujet — sujet que je n'avais même pas effleuré depuis la fin de l'école primaire. Ainsi, je suis allée en bibliothèque. Il se trouve qu'à ce moment-là j'étais aux États-Unis et qu'il y avait, dans les bibliothèques de Boston et de New York, une quantité considérable de livres à ma disposition sur l'histoire des « Native Americans » (comme on les appelle maintenant pour être poli. Il n'existe pas de terme neutre pour désigner ces peuples, et je vois mal pour quelle raison ils se réclameraient davantage d'Amerigo Vespucci que de Christophe Colomb). Toujours est-il que, dès que je me suis mise à fouiller l'histoire des Pieds-noirs et des Crees, des Gens-de-sang et des Piegans, des Gros-Ventres et des Sarcis et des Castors — principales tribus de cette partie du continent maintenant dénommée l'Alberta —, je me suis de nouveau endormie.

Le problème était simple : rien — mais alors, rien — ne s'était produit en Alberta. Oh il y avait bien eu quelques petits massacres çà et là, tantôt des Blancs par les Indiens, tantôt l'inverse, mais vraiment pas de quoi fouetter un chat. Les Sioux « américains », après avoir annihilé l'armée du général Custer en 1876, s'étaient réfugiés au Canada avec leur grand chef Sitting Bull. Ils avaient traversé le 49<sup>e</sup> Parallèle pour se cacher des méchants Blancs qui voulaient les zigouiller (et qui finiraient effectivement par les zigouiller, à Wounded Knee, en 1890). Même à l'époque, ils savaient que rien ne pouvait leur

arriver en Alberta ! Rien n'arrive jamais à personne en Alberta. Même la célèbre « rébellion du Nord-Ouest », en 1884, l'un des événements les plus hauts en couleurs de toute l'histoire canadienne, au cours de laquelle le Métis révolutionnaire Louis Riel et son ami Gabriel Dumont incitèrent les Indiens et les Métis de l'Alberta à prendre les armes contre le gouvernement — même cette rébellion-là a été écrasée dans le sang, non en Alberta mais à Batoche, de l'autre côté de la frontière saskatchewanienne ! Chaque fois que je tombais sur quelque chose qui pouvait ressembler à un drame humain — colère, détresse, souffrance, comme dirait Angela Carter — il s'avérait qu'il s'était produit juste au-delà des confins de ma province natale.

J'avoue m'être sentie un peu découragée, à me réveiller, jour après jour, sur l'oreillon dur de mes livres d'histoire albertaine, dans la bibliothèque de Columbia, à Manhattan.

Ensuite, je reçus de l'aide d'une source tout à fait inattendue. Il se trouvait que, tout en amassant cette documentation d'une banalité étouffante pour écrire ce roman désespérément ordinaire, je préparais aussi une série d'émissions radiophoniques sur les Haïtiens en exil. Haïti : ah ! voilà un pays pour lequel on pouvait avoir des sentiments ! tout ce qu'on pourrait rêver : esclavage, révolution des Noirs, bains de sang, corruption politique, famines, vaudou, assassinats... pays fascinant s'il en est.

Et, alors que je me familiarisais avec l'histoire d'Haïti, je suis tombée sur un livre qui était pour moi comme une illumination : *Beyond Geography*, de Frederic W. Turner. C'est une description brillante de la manière dont la conception européenne et chrétienne de la terre, de la sauvagerie, du progrès, de la conquête et du paradis, avait entraîné la destruction des populations américaines indigènes. En lisant ce livre, j'ai compris pour la première fois qu'Haïti et l'Alberta faisaient partie d'une seule et

même histoire. Haïti était le point de départ, sanglant et violent, de la conquête de l'Amérique, alors que l'Alberta était son point d'arrivée, mou et flou et atténué. Lorsque les Blancs débarquèrent enfin en Alberta, la côte ouest était déjà colonisée et il ne restait plus qu'à rejoindre les deux bouts : ce que les États-Unisiens appellent *manifest destiny*. Ce n'était plus la peine d'exterminer les Indiens ; on savait qu'on en viendrait à bout plus facilement par la petite vérole, la religion, l'alcool et les fausses promesses — et qu'il y aurait, partant, moins de victimes de notre côté.

Pour une raison que je ne comprends toujours pas entièrement, ce lien — le fait d'avoir relié ces deux endroits qui m'avaient semblé jusque-là antithétiques — m'a rendu d'un seul coup l'histoire albertaine passionnante. Si je pouvais être émue par ce qui était arrivé aux Arawaks d'Hispaniola, il fallait bien que je prenne à cœur le destin des Stonys de chez moi. Oui. J'ai vu que les parallèles étaient effectivement forts, notamment eu égard à la conversion forcée des indigènes.

Dieu a joué un rôle très important dans l'histoire de l'Alberta — non seulement pour les Indiens et les missionnaires, mais aussi pour les pionniers. Or Dieu, de même que les chevaux et la paille et le bétail, était un autre élément de mon enfance auquel j'étais devenue violemment allergique, et auquel j'évitais soigneusement de réfléchir depuis mon arrivée en France. Ainsi, je n'avais d'autre choix que de L'inclure comme personnage dans le roman — et, peu à peu, à force de travailler avec Lui, je me mis à éprouver à Son égard, presque à regret, une sorte d'amitié. Voici donc, pour conclure, une description de la manière dont Dieu s'immisce, « chez moi », dans la météorologie.

*Enfin le jour arriva, celui pour lequel tu te préparais depuis longtemps : c'était un jour de février, un jour de*

chinook c'est-à-dire de vent-qui-mange-la-neige. La ligne blanche caractéristique s'imprimait nettement sur le ciel gris sombre à l'ouest tel un arc-en-ciel en noir et blanc, le signe que Dieu demandait pardon non pour le déluge cette fois mais pour les températures grotesquement basses de ces derniers jours : Je ne le ferai plus, Je vous le jure, ceci est Mon alliance avec le peuple de l'Alberta du Sud, plus de mauvais temps, plus de blizzards, promis juré, et voici l'arc pour le prouver, et voici un peu de bon vent chaud qui fera fondre toute cette neige que Je vous ai envoyée, c'était juste pour vous taquiner, ne vous en faites pas, la terre est toujours là, l'herbe deviendra verte à nouveau et les fleurs s'épanouiront, tout ira bien, Je vous assure, c'est terminé maintenant, Je sais que Je vous ai fait un peu peur là mais c'était une simple plaisanterie, à partir de maintenant ce sera toujours le printemps, vrai de vrai, Je ne vous jouerai plus de mauvais tours, regardez, J'ai rien dans les mains, rien que du bon vent chaud — et, ce jour de février 1950, tu frappas à la porte de l'apprentis et un homme blanc t'ouvrit et tu devinas que c'était le mari de Miranda et que Miranda était morte. Elle n'avait évidemment pas laissé de trace écrite de ses dernières volontés, mais Dawn prétendit que sa mère avait toujours souhaité être enterrée à la réserve dans le même coin que ses petits frères et sœurs, sans cercueil afin que son corps puisse retourner à la terre, étant donné que depuis belle lurette les Blancs avaient déclaré illégale la coutume pied-noir consistant à emmailloter les cadavres dans des peaux de bêtes et à les attacher fermement par des sangles aux branches basses des arbres. Ils te laissèrent seul un moment avec elle, Paddon, et, la dévisageant, tu te rendis compte qu'elle était devenue laide ; elle avait le corps obèse et le visage bouffi, bistré, presque violet. Lui tournant le dos, tu murmuras Je t'aime et la phrase sonna creux à tes oreilles donc tu la répétras un peu plus fort, ajoutant son nom à la fin Je

*t'aime Miranda, et la phrase sonna creux donc tu lui dis Je t'ai fait une promesse et je vais tenir ma promesse, tu verras tu verras, mais tu eus beau dire et redire ces choses, les réitérer sur tous les tons, elles sonnaient toujours creux. Tu ne restas pas longtemps dans l'appentis où tu avais passé tant de matinées et tant d'après-midi et, le quittant, tu savais que tu n'y remettrais plus jamais les pieds. Cette nuit-là les températures plongèrent jusqu'à moins vingt et les stupides bourgeons crédules qui avaient pris le baratin de Dieu pour argent comptant et étaient sortis fêter l'arrivée du printemps crevèrent de froid et Dieu rit à s'en fendre la patate, Il jouait toujours le même tour à l'Alberta du Sud, hiver après hiver, et à chaque fois les plantes et les arbres tombaient dans le panneau, et à chaque fois Il trouvait ça tout simplement désopilant.\**

---

\* *Cantique des plaines*, paru chez Leméac Éditeur/Actes Sud, à l'automne 1993.